seaux. D'autres livres, d'autres disques étaient venus s'empiler sur les étagères branlantes. Le diamant de l'électrophone commençait à être usé.

Leur travail était toujours le même : ils refaisaient les mêmes enquêtes que trois ans auparavant : Comment vous rasez-vous ? Cirez-vous vos chaussures ? Ils avaient vu et revu des films, fait quelques voyages, découvert d'autres restaurants. Ils avaient acheté des chemises et des chaussures, des chandails et des jupes, des assiettes, des draps, des babioles.

Ce qu'il y avait de nouveau était tellement insidieux, tellement flou, tellement lié à leur unique histoire, à leurs rêves. Ils étaient là. Ils avaient vieilli, oui. Ils avaient l'impression, certains jours, qu'ils n'avaient pas encore commencé à vivre. Mais, de plus en plus, la vie qu'ils menaient leur semblait fragile, éphémère, et ils se sentaient sans force, comme si l'attente, la gêne, l'étroitesse les avaient usés, comme si tout avait été naturel : les désirs inassouvis, les joies imparfaites, le temps perdu.

Ils auraient voulu, parfois, que tout dure, que rien ne bouge. Ils n'auraient qu'à se laisser aller. Leur vie les bercerait. Elle s'étendrait au fil des mois, tout au long des années, sans changer, presque, sans jamais les contraindre. Elle ne serait que la suite harmonieuse des journées et des nuits, une

modulation presque imperceptible, la reprise incessante des mêmes thèmes, un bonheur continu, une saveur perpétuée que nul bouleversement, nul événement tragique, nulle péripétie ne remettraient en question.

D'autres fois, ils n'en pouvaient plus. Ils voulaient se battre, et vaincre. Ils voulaient lutter, conquérir leur bonheur. Mais comment lutter ? Contre qui ? Contre quoi ? Ils vivaient dans un monde étrange et chatoyant, l'univers miroitant de la civilisation mercantile, les prisons de l'abondance, les pièges fascinants du bonheur.

Où étaient les dangers ? Où étaient les menaces ? Des millions d'hommes, jadis, se sont battus, et même se battent encore, pour du pain. Jérôme et Sylvie ne croyaient guère que l'on pût se battre pour des divans Chesterfield. Mais c'eût été pourtant le mot d'ordre qui les aurait le plus facilement mobilisés. Rien ne les concernait, leur semblait-il, dans les programmes, dans les plans : ils se moquaient des retraites avancées, des vacances allongées, des repas de midi gratuits, des semaines de trente heures. Ils voulaient la surabondance ; ils rêvaient de platines Clément, de plages désertes pour eux seuls, de tours du monde, de palaces.

L'ennemi était invisible. Ou, plutôt, il était en eux, il les avait pourris, gangrenés,

ravagés. Ils étaient les dindons de la farce. De petits êtres dociles, les fidèles reflets du monde qui les narguait. Ils étaient enfoncés jusqu'au cou dans un gâteau dont ils n'auraient jamais que les miettes.

Longtemps les crises qu'ils avaient traversées n'avaient entamé qu'à peine leur bonne humeur. Elles ne leur semblaient pas fatales; elles ne remettaient rien en cause. Ils se disaient souvent que l'amitié les protégeait. La cohésion du groupe constituait une garantie sûre, un point de repère stable, une force sur laquelle ils pouvaient compter. Ils sentaient qu'ils avaient raison parce qu'ils se savaient solidaires, et ils n'aimaient rien tant que d'être réunis chez l'un ou chez l'autre, certaines fins de mois particulièrement difficiles, attablés devant une potée de pommes de terre au lard, et partageant, le plus fraternellement possible, leurs dernières cigarettes.

Mais les amitiés, aussi, s'effilochaient. Certains soirs, dans le champ clos de leurs pièces exigües, les couples réunis s'affrontaient du regard et de la voix. Certains soirs, ils comprenaient enfin que leur si belle amitié, leur vocabulaire presque initiatique, leurs gags intimes, ce monde commun, ce langage commun, ces gestes communs qu'ils avaient forgés, ne renvoyaient

à rien : c'était un univers ratatiné, un monde à bout de souffle qui ne débouchait sur rien. Leur vie n'était pas conquête, elle était effritement, dispersion. Ils se rendaient compte, alors, à quel point ils étaient condamnés à l'habitude, à l'inertie. Ils s'ennuyaient ensemble, comme si, entre eux, il n'y avait jamais eu que le vide. Longtemps, les jeux de mots, les beuveries, les balades en forêts, les grands repas, les longues discussions autour d'un film, les projets, les racontars leur avaient tenu lieu d'aventure, d'histoire, de vérité. Mais ce n'étaient que des phrases creuses, des gestes vides, sans densité, sans ouverture, sans avenir, des mots mille fois répétés, des mains mille fois serrées, un rituel qui ne les protégeait plus.

Pendant une heure alors, ils tentaient de se mettre d'accord sur le film qu'ils iraient voir. Ils parlaient pour ne rien dire, ils jouaient aux devinettes ou aux portraits chinois. Chaque couple, resté seul, parlait amèrement des autres, et parfois d'eux-mêmes; ils évoquaient avec nostalgie leur jeunesse passée; ils se souvenaient d'avoir été enthousiastes, spontanés, riches de projets vrais, d'images somptueuses, de désirs. Ils rêvaient d'amitiés nouvelles; mais ils ne parvenaient qu'à peine à les imaginer.

Lentement, mais avec une évidence inexorable, le groupe se disloqua. Avec une

Une enquête agricole les mena dans la France entière. Ils allèrent en Lorraine, en Saintonge, en Picardie, en Beauce, en Limagne. Ils virent des notaires de vieille souche, des grossistes dont les camions sillonnaient le quart de la France, des industriels prospères, des gentlemen-farmers qu'escortait en tout temps une meute de grands chiens roux et de factotums aux aguets.

Les greniers regorgaient de blé; dans les grandes cours pavées, les tracteurs rutilants faisaient face aux voitures noires des maîtres. Ils traversaient le réfectoire des ouvriers, la gigantesque cuisine où s'affairaient quelques femmes, la salle commune au plancher jauni, où nul ne se déplaçait que sur des patins de feutre, avec sa cheminée imposante, le poste de télévision, les fauteuils à oreilles, les huches de chêne clair, les cuivres, les étains, les faïences. Au

bout d'un corridor étroit, tout imprégné d'odeurs, une porte s'ouvrait sur le bureau. C'était une pièce presque petite à force d'être encombrée. A côté d'un vieux téléphone à manivelle, accroché au mur, un planning résumait la vie de l'exploitation, les emblavages, les projets, les devis, les échéances; un tracé éloquent témoignait de rendements records. Sur une table chargée de quittances, de feuilles de paye, de mémoires et de paperasses, un registre relié de toile noire, ouvert à la date du jour, laissait voir les longues colonnes d'une comptabilité florissante. Des diplômes encadrés - taureaux, vaches laitières, truies primées - voisinaient avec des fragments de cadastres, avec des cartes d'état-major, des photos de troupeaux et de basses-cours, des prospectus en quadrichromie de tracteurs, de batteuses, d'arracheuses, de semoirs.

C'est là qu'ils branchaient leurs magnétophones. Ils s'enquéraient gravement de l'insertion de l'agriculture dans la vie moderne, des contradictions de l'exploitation rurale française, du fermier de demain, du Marché commun, des décisions gouvernementales en matière de blé et de betterave, de la stabulation libre et de la parité des prix. Mais leur esprit était ailleurs. Ils se voyaient aller et venir dans la maison

désertée. Ils montaient des escaliers cirés, pénétraient dans des chambres aux volets clos qui sentaient le remugle. Sous des housses de toile bise reposaient des meubles vénérables. Ils ouvraient des placards hauts de trois mètres, pleins de draps parfumés à la lavande, de bocaux, d'argenterie.

Dans la pénombre des greniers, ils découvraient d'insoupçonnables trésors. Dans les caves interminables, les attendaient les foudres et les barriques, les jarres pleines d'huile et de miel, les tonneaux de salaisons, les jambons fumés au genièvre, les tonnelets de marc.

Ils déambulaient dans les buanderies sonores, dans les soutes à bois, dans les soutes à charbon, dans les fruiteries où, sur des claies superposées, s'alignaient sans fin pommes et poires, dans les laiteries aux odeurs sures où s'amoncelaient les mottes de beurre frais glorieusement marquées d'une empreinte humide, les bidons de lait, les jattes de crème fraîche, de fromage blanc, de cancoillotte.

Ils traversaient des étables, des écuries, des ateliers, des forges, des hangars, des fours où cuisaient d'énormes miches, des silos gonflés de sacs, des garages.

Du sommet du château d'eau, ils voyaient la ferme tout entière, enserrant sur ses quatre côtés la grande cour pavée,

avec ses deux portails en ogive, la basse-cour, la porcherie, le potager, le verger, la route bordée de platanes qui menait à la Nationale et, tout autour, à l'infini, les grandes stries jaunes des champs de blé, les futaies, les taillis, les pacages, les traces noires, rectilignes, des routes, sur lesquelles, parfois, filait le scintillement d'une voiture, et la ligne sinueuse des peupliers longeant une rivière encaissée, presque invisible, se perdant à l'horizon vers des collines brumeuses.

Alors, par bouffées, survenaient d'autres mirages. C'étaient des marchés immenses, d'interminables galeries marchandes, des restaurants inouïs. Tout ce qui se mange et tout ce qui se boit leur était offert. C'étaient des caisses, des cageots, des couffins, des paniers, débordant de grosses pommes jaunes ou rouges, de poires oblongues, de raisins violets. C'étaient des étalages de mangues et de figues, de melons et de pastèques, de citrons, de grenades, des sacs d'amandes, de noix, de pistaches, des caissettes de raisins de Smyrne et de Corinthe, de banane séchées, de fruits confits, de dattes sèches jaunes et translucides.

Il y avait des charcuteries, temples aux mille colonnes aux plafonds surchargés de jambons et de saucisses, antres sombres où

teuils de bois et de cuir, à hauts dossiers. Plus à gauche encore, le long du mur, une table étroite déborderait de livres. Un fauteuil-club de cuir vert bouteille mènerait à des classeurs métalliques gris, à des fichiers de bois clair. Une troisième table, plus petite encore, supporterait une lampe suédoise et une machine à écrire recouverte d'une housse de toile cirée. Tout au fond, il y aurait un lit étroit, tendu de velours outremer, garni de coussins de toutes couleurs. Un trépied de bois peint, presque au centre de la pièce, porterait une mappemonde de maillechort et de carton bouilli, naïvement illustrée, fausement ancienne. Derrière le bureau, à demi masqué par le rideau rouge de la fenêtre, un escabeau de bois ciré pourrait glisser le long d'une rampe de cuivre qui ferait le tour de la pièce.

La vie, là, serait facile, serait simple. Toutes les obligations, tous les problèmes qu'implique la vie matérielle trouveraient une solution naturelle. Une femme de ménage serait là chaque matin. On viendrait livrer, chaque quinzaine, le vin, l'huile, le sucre. Il y aurait une cuisine vaste et claire, avec des carreaux bleus armoriés, trois assiettes de faïence décorées d'arabesques jaunes, à reflets métalliques, des placards partout, une belle table de bois blanc

au centre, des tabourets, des bancs. Il serait agréable de venir s'y asseoir, chaque matin, après une douche, à peine habillé. Il y aurait sur la table un gros beurrier de grès, des pots de marmelade, du miel, des toasts, des pamplemousses coupés en deux. Il serait tôt. Ce serait le début d'une longue journée de mai.

Ils décachetteraient leur courrier, ils ouvriraient les journaux. Ils allumeraient une première cigarette. Ils sortiraient. Leur travail ne les retiendrait que quelques heures, le matin. Ils se retrouveraient pour déjeuner, d'un sandwich ou d'une grillade, selon leur humeur; ils prendraient un café à une terrasse, puis rentreraient chez eux, à pied, lentement.

Leur appartement serait rarement en ordre mais son désordre même serait son plus grand charme. Ils s'en occuperaient à peine: ils y vivraient. Le confort ambiant leur semblerait un fait acquis, une donnée initiale, un état de leur nature. Leur vigilance serait ailleurs: dans le livre qu'ils ouvriraient, dans le texte qu'ils écriraient, dans le disque qu'ils écouteront, dans leur dialogue chaque jour renoué. Ils travailleraient longtemps. Puis ils dîneraient ou sortiraient dîner; ils retrouveraient leurs amis; ils se promèneraient ensemble.